

Pionniers et squatters de la Haute-Côte-Nord Les explorations de Duberger

Pierre Frenette

Volume 15, numéro 1, 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/11434ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Histoire Québec

ISSN

1201-4710 (imprimé)

1923-2101 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Frenette, P. (2009). Pionniers et squatters de la Haute-Côte-Nord : les explorations de Duberger. *Histoire Québec*, 15(1), 29–33.

comprend un co-directeur, François Fournier, arpenteur de Saint-Jean-Port-Joli sur la Côte-du-Sud et cinq assistants.

Le mandat initial est très ambitieux : explorer tout le littoral des Postes du Roy, depuis La Malbaie jusqu'à Godbout, en une seule saison. Or, les membres du groupe partent très tard : les instructions finales ne leur parviennent qu'au début d'août, et Duberger doit d'abord monter à Québec pour acheter une partie du matériel.

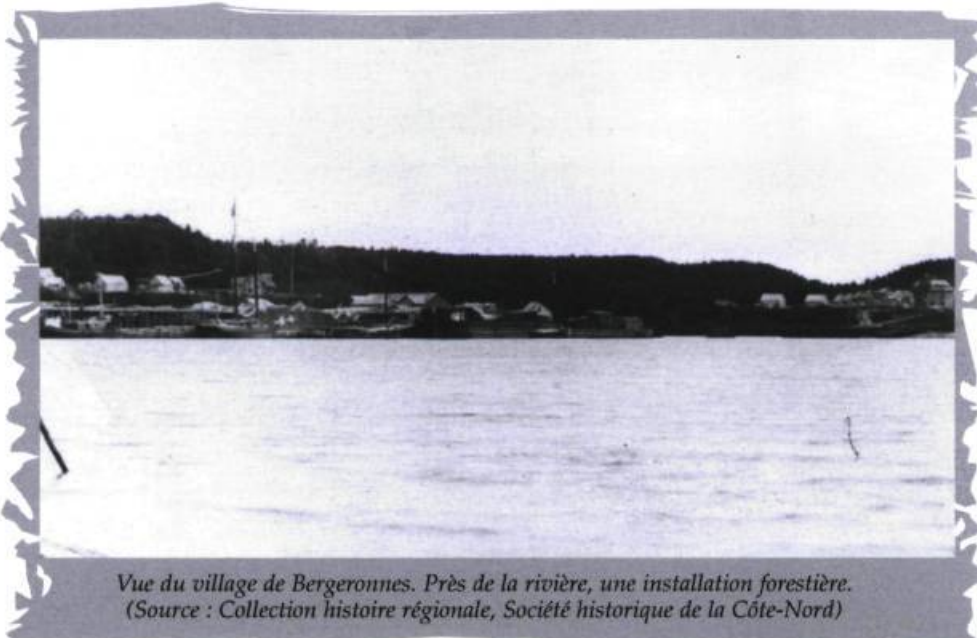
Ce n'est donc qu'à la mi-septembre que les opérations se mettent en branle. Duberger, Fournier et leur équipe entreprennent d'explorer, l'une après l'autre, chacune des rivières situées au nord-est de la Malbaie : les rivières Noire, Port-aux-Quilles, des Rochers, de l'Échafaud, aux Canards et des Petites Isles. Malheureusement, l'arpenteur Fournier devra rater la moitié du voyage, la maladie le forçant à quitter rapidement l'expédition.

Le groupe parvient à Tadoussac le 24 octobre et y reste quatre jours. Duberger note d'emblée : « Toujours est-il vrai qu'à la Pointe-aux-Bouleaux (Baie-Sainte-Catherine) et à Tadoussac, il existe des fondations d'anciennes maisons et autres vestiges de bâtisses et cultures malgré le bois présentement poussé en grande partie, dont ni les anciens de La Malbaie, ni les plus vieux Indiens n'ont pu nous rendre compte ayant toujours vu et ouï de ces fondations telles qu'ils les voient aujourd'hui ». Il signale, lors de son passage, l'existence d'un « moulin à vapeur » appartenant à M. Price et la présence de l'agent de ce dernier, M. Erod Armstrong, qui y travaille « avec un grand nombre d'hommes ». Avec un guide indien, Duberger s'intéresse au tracé d'une future route terrestre qui relierait Tadoussac à la Rivière-Saint-Marguerite.

La visite du littoral ne démarre vraiment que le 11 novembre, après le retour de l'arpenteur

Fournier, et ne dure que deux semaines. À Moulin-à-Baude, près de Tadoussac, Duberger rencontre Thomas Simard, un entrepreneur qui « y fait actuellement construire un beau moulin à scie avec d'autres bâtisses déjà faites où résident plusieurs familles ». La coupe de bois va bon train.

Le même Thomas Simard, « un homme riche », note Duberger, est aussi bien installé aux deux extrémités de la vallée des Petites-Bergeronnes. À l'embouchure, près du fleuve, il s'est fait construire une grande ferme. On y retrouve « trois maisons, une grange, un magasin et des étables » où vivent six ou sept familles. Pour lors, logées et engagées par l'entrepreneur, elles sont vivement intéressées à s'établir à leur compte du côté des Grandes-Bergeronnes, plus à l'est. Après le rachat des droits de la Compagnie de la Baie d'Hudson, qui avait l'habitude de ramasser du foin dans cette vaste plaine naturelle pour approvisionner son poste de Tadoussac, Simard se heurte à une difficulté tout à fait imprévue : ses installations sont entièrement inondées lors des grandes marées de novembre! Duberger lui-même doit quitter, au milieu de la nuit, une des maisons où l'eau monte « à trois pieds et [ils furent] bien aise d'avoir [leurs] canots et chaloupes pour échapper à un bain froid ». À l'autre extrémité de la vallée, à quelque cinq kilomètres de l'embouchure, M. Simard possède, en plus, un « moulin à plusieurs scies » avec ses écluses. Il est donc bien installé aux deux extrémités de la rivière.



Vue du village de Bergeronnes. Près de la rivière, une installation forestière.
(Source : Collection histoire régionale, Société historique de la Côte-Nord)

Mais la neige et le temps froid de la fin novembre forcent l'arrêt des explorations...

L'expédition de 1844

De nouvelles instructions parviennent au chef de l'expédition à la fin juillet 1844 : il dirigera dorénavant seul et n'aura droit qu'à trois employés à temps plein...

À Moulin-à-Baude, près de Tadoussac, Duberger constate que la scierie de Thomas Simard est maintenant en pleine opération, et que s'y trouve une petite maison attenante. Du côté des Petites-Bergeronnes, l'entrepreneur a beaucoup investi pour ériger des remblais en bois et en glaise, avec toute une série de fossés pour endiguer la crue des eaux. Duberger observe d'ailleurs que le terrain inondé l'année précédente porte maintenant du blé, de l'orge, de l'avoine et des pommes de terre. Quant à la scierie, en aval, elle produit assez de bois pour qu'on en soit à une troisième cargaison pour les navires ancrés au large de Tadoussac.

L'expéditeur remarque quelques sites de pêche à l'anguille et au saumon dans la baie des Grandes-Bergeronnes qui abrite depuis quelques mois une grande scierie et différents bâtiments qui appartiennent, apprend-il finalement, à un monsieur Beaulieu.

Il se rend aux Escoumins le 19 septembre; deux familles y sont alors installées, de part et d'autre de la baie. Du côté est, à la Pointe-à-la-Croix, vit Joseph Moreau « un squatter canadien installé là depuis quinze ans ».



A view of Tadoussac taken from the Frontispiece of R. M. Ballantyne's "Hudson Bay," edition of 1848, showing the Hudson's Bay Company post as it appeared when the famous author was there in 1846.

Le poste de Tadoussac de la Compagnie de la Baie d'Hudson, tel que vu par R. M. Ballantyne en 1846, l'année suivant la dernière expédition de Duberger. (Source : Tadoussac: Then and Now de William Hugh Coverdale)

Longtemps employé par la Compagnie de la Baie d'Hudson, il est devenu travailleur saisonnier pendant la période de remontée du saumon, ce qui lui rapporte 10 livres par année. Pour le reste, il vit de chasse, de pêche et de petites cultures d'orge, d'avoine, de blé et de patates; il possède quatre vaches qui sont nourries avec du foin de grève pendant l'hiver. Du côté ouest de la baie, son fils

Flavien, « métis montagnais », s'est construit une maison l'année précédente et mentionne vouloir abandonner la chasse pour devenir agriculteur à plein temps. Même ambition chez un autre métis installé à un kilomètre plus à l'est : Paul Saint-Onge veut aussi devenir fermier, à l'exemple des colons anglais, irlandais et canadiens qui s'établiront bientôt sur le littoral.



Moulin à scie de Sault-au-Mouton, vers 1920. (Source : Collection histoire régionale, Société historique de la Côte-Nord)

La côte entre les Escoumins et les Mille-Vaches abrite plusieurs petits postes de pêche et certaines baies, comme celles des Mille-Vaches qui produisent d'abondantes récoltes de foin de grève. Les Indiens y pêchent occasionnellement le saumon « au flambeau car ils n'ont pas assez de temps pour installer des filets permanents ».

Le 10 octobre 1844, l'expédition parvient à Sault-au-Mouton. Duberger admire les magnifiques chutes et mentionne la présence d'un portage indien un peu à l'ouest de l'embouchure de la rivière. La question de la mise en valeur des forêts adjacentes est hypothéquée par l'inclusion éventuelle du site dans la seigneurie des Mille-Vaches, alors propriété de la Compagnie de la Baie d'Hudson.

Le 19 octobre, le groupe parvient au petit poste de traite de Portneuf, au cœur de la seigneurie des Mille-Vaches. Duberger y trouve de nombreux naufragés, dont l'équipage d'un certain capitaine Baid rescapé du navire *Catherine*, coulé la nuit du 15 octobre, alors en partance pour l'Angleterre; deux officiers et dix marins ont disparu en mer. S'y trouve en plus l'équipage de la goélette *Babelle* qui a sombré aux Petits-Escoumins à la même date.

À l'amont de la même rivière, l'entrepreneur James Gibb a fait construire, avec la permission de la Compagnie de la Baie d'Hudson, une très grande scierie entourée d'une douzaine de bâtiments. Près de cent cinquante personnes y vivent, dont quelque 60 à 70 travailleurs.

Pour Duberger, la rivière Sault-au-Cochon marque, avec Baie-Laval, le terme de son voyage de 1844. Excellent endroit pour la pêche au saumon, même si les courants et les vents déplacent les filets. Sans négliger un très grand potentiel forestier, note-t-il. À 20 arpents à l'ouest de l'embouchure se trouve une petite maison, celle de Jean Tremblay « qui est dans les jambes de tous ceux qui veulent développer sans être capable lui-même de le faire ». Il note un portage indien du côté ouest.

À Baie-Laval, trois éléments retiennent son attention : beaucoup de foin de grève sur la rive ouest, et une petite maison de bois rond appartenant à Peter McCleod, un ancien commis de la Compagnie de la Baie d'Hudson qui veut, semble-t-il, s'y établir en permanence. Enfin, du côté est, une station de pêche de la même compagnie, mais gérée par des gens de la Rive-Sud.

Expédition de 1845

Les voyages de 1845 concernent moins la Haute-Côte-Nord que la région Manicouagan car ils les conduisent de Colombier à Baie-Trinité. Certaines remarques, à l'aller et surtout au retour, sont très intéressantes quant aux développements des différents sites de la Haute-Côte-Nord.

Au départ, le 14 juillet, Duberger sert d'abord de témoin lors de la vente d'une partie des terrains de Joseph Moreau, aux Escoumins, à François Boucher de la Rive-Sud. Ce dernier est le gérant de la famille Têtu qui va

y construire un important site industriel dans les mois suivants.

Les remarques sont plus nombreuses, à son retour en décembre 1845. Ainsi, note-t-il la présence de grands chantiers à Sault-au-Cochon et à Baie-Laval. L'entrepreneur, Edward Slevin, y emploie maintenant une centaine d'hommes. Malheureusement, ces derniers n'ont pas coupé « le quart des billots permis par la licence ». À Portneuf, un nouveau *squatter* nommé Fortin veut acheter plusieurs lots, mais il faudra d'abord vérifier les limites de la seigneurie des Mille-Vaches.

Six ou sept autres *squatters* de la Rive-Sud se sont établis sur le littoral entre Sault-au-Mouton et les Escoumins : les terrains sont en partie défrichés et leurs maisons devraient être complétées au printemps suivant.

De gros travaux industriels ont été menés aux Escoumins où on retrouve maintenant une usine de sciage, des écluses, des maisons, des établis, etc. En tout, une centaine d'hommes s'y activent et il semble que l'entreprise va certainement exploiter ses quotas de coupe de bois pour 1846.

À Grandes-Bergeronnes, M. Beau-lieu est en voie de régler ses problèmes et prévoit enfin opérer selon les capacités de la scierie, contrairement aux deux dernières années. Du côté des Petites-Bergeronnes et de Moulin-à-Baude, les opérations tournent au ralenti et M. Simard est en voie de vendre ses installations

à M. Price, le grand entrepreneur qui opère déjà deux moulins à scie, l'un hydraulique, l'autre à vapeur, à l'Anse-à-l'Eau près de Tadoussac. Les deux usines servent non seulement au sciage du bois coupé dans les forêts adjacentes, mais aussi aux billots qui

dérivent sur la rivière Saguenay. La rédaction du rapport signé le 27 avril 1846 complète donc la série d'explorations de Georges Duberger en Haute-Côte-Nord. Les récits de ces voyages jettent un éclairage neuf sur plusieurs détails des premières exploita-

tions forestières et agricoles qui allaient modeler, pour de bon, le profil d'occupation de ce territoire.



*Partie nord de la Baie des Escoumins représentant le moulin, la maison du gérant, le magasin et quelques maisons des ouvriers.
(Source : Collection histoire régionale, Société historique de la Côte-Nord)*

Bibliographie

Bibliothèque et Archives nationales du Québec : Fonds ministère des Terres et Forêts/arpentage des Rivières-E-0021, localisation 5B110-5500B, pièce n° 01 1/2B ; chemises diverses 12/4 et 12/5.

La correspondance de Georges Duberger est déposée à la Bibliothèque et Archives nationales du Québec sous la cote : E-0021, Terres et Forêts, localisation 7B23-2605B, boîte T1873.